

reau, la corde à la main, assis sur un degré de l'échafaud, se reposait en attendant les victimes qu'un tribunal militaire lui fournissait à foison. Dans ces temps où l'exaltation est à son comble, l'homme le plus paisible, le plus apathique, vole au combat comme un soldat de la jeune garde. Le vieillard craint de ne pas vivre assez longtemps pour respirer un air libre. L'homme mûr calcule les chances d'une révolution, consulte le passé, regarde l'avenir. Le brave cultivateur décroche du mur la vieille carabine rouillée dont son père s'est servi en 1812. Elle est en grande vénération. Depuis que le Yankee a entendu siffler les balles de Chateauguay, la vieille carabine est toujours restée silencieuse, dans un coin de la maison. Elle attendait qu'un brave la réveillât de son long sommeil. Le jeune homme y voit une carrière grosse d'un bel avenir. Il rêve l'épaulette ; il est capitaine, colonel, général... président peut-être d'une république que lui seul peut imaginer. L'adolescent regrette de n'avoir pas quelques années de plus pour jouer son rôle dans ce drame qui lui paraît si beau. Il dit adieu à son frère plus âgé qui, lui, va se battre pour la liberté. Il le suit longtemps des yeux... puis il revient triste et pensif, rejoindre sa famille qu'il trouve en prières devant une image de la Vierge.

L'insurrection avait tout envahi. La liberté, ce mot magique et si souvent vide de sens, il n'y avait pas jusqu'aux plus petits gamins, il n'y avait pas jusqu'à moi qui ne la rêvasse toute d'or comme l'imagine un enfant.

C'était donc à cette époque de triste et glorieuse mémoire ; au collège de St.-H\*\*\* par une soirée d'automne froide et humide. De gros nuages fantastiques s'avançaient majestueusement dans les airs, comme des armées ; un vent glacial s'engouffrait, en hurlant dans la Tour du collège. C'était une de ces nuits qui ne prêtent pas à la

mélancolie, encore moins à la joie, mais qui vous rendent pourtant triste, sombre comme elles.

Professeurs et étudiants, pieusement prosternés, écoutaient religieusement la prière du soir que l'un d'eux lisait à haute voix. C'était un beau spectacle que cette foule de jeunes gens à genoux, offrant au Créateur tous les travaux de la journée, et jusqu'aux jeux qu'ils venaient de quitter. Le recueillement, ce silence religieux, si profond, si impressionnable, régnait dans toute la salle. Le lecteur disait : *Prions pour les fidèles trépassés.* Cette belle partie de la prière évoque souvent bien des souvenirs douloureux. Parmi tant de jeunes gens, tous placés dans des circonstances différentes, que de souvenirs s'éveillent à cet instant-là ! Ici est un jeune homme qui va bientôt quitter l'asile de ses premières années. Son père est mort, il y a déjà longtemps. Sa pauvre mère qui l'aime tant, travaille jour et nuit pour payer son éducation ; le travail, la mine, la ruine ; il ne le sait peut-être pas... et à son premier pas dans le monde, il foulera peut-être deux cercueils !

Là est un de ces jeunes gens tout en espérances, qui se promettent plaisirs, bonheur, qui se promettent tout, parcequ'il est possible de tout se promettre ; un de ces caractères que rien n'affecte, ne chagrine, pour qui l'univers est un ciez moi ; qui ne sont jamais malheureux, parcequ'ils espèrent toujours ; un de ces êtres, enfin, qui vivent en badinant et qui meurent en riant. Pour lui, l'avenir est beau comme un beau matin, au lever du soleil, quand il n'y a pas un seul nuage au ciel. L'insurrection... il la voit de bien loin ; il la quelque part qu'un jour, un grand peuple s'avisa de détrôner un roi en trois jours ; dans trois mois au plus, le Canada sera libre et il ira gaiement prendre place au milieu des feux de joie de la liberté.